tôt ils auront les farineuses pommes de terre dans les larges marmites, et ce n'est que repus, ventrus, gras à triple lard, qu'ils iront à leur tour dans les larges marmites. Ils auront vécu de la vie du pourceau, et leur mort aura au moins une utilité. M. Jules Girardet n'a pas cherché tout cela dans son tableau. Il a vu un pittoresque coin de ferme, de gracieuses matrones donnant à têter à leurs bûbés, la pâtée aux petits cochons. Cela faisait tableau comme on dit, et il en a fait une aimable toile, agréable de couleur et de forme, qui nous a plu à nous-mêmes et que nous reproduisons avec plaisir. Cette scène rustique a trouvé dans M. Théodore Girardet, le frère du peintre, un graveur habile, ce qui donne à cette reproduction un double intérêt.

Le nouvel hôtel du Crédit de France

Tout le monde connaît aujourd'hui le Crédit de France, qui a pris un développement si rapide. Aussi, n'ayant pas tardé à se trouver à l'étroit dans son installation de la rue de Londres, 17, s'est-il fait construire, au No 16 de la même rue, un magnifique hôtel, tout à fait à la hauteur de sa brillante fortune.

Cet hôtel, que représente une de nos gravures, et qui est l'œuvre charmante de l'habile architecte, M. Revel, vient d'être terminé. C'est un véritable monument, dont la façade, style Renaissance, séduit par son caractère noble, en même temps que par la grâce et la délicatesse de sa décoration.

Il se compose de trois étages. Un large escalier composé d'une dizaine de marches et que ferme, sur la rue, une grille élégante, conduit au rez-de-chaussée. L'escalier franchi, on se trouve dans un vestibule spacieux, de style Louis XIII, décoré avec une élégante simplicité. De ce vestibule on arrive, par trois larges baies, dans un hall grandiose, dont l'ossature de fer élève avec hardiesse, à la hauteur de trois étages, des galeries superposées.

Ce hall est affecté principalement aux services financiers qui sont en rapport constant avec le public : caisses, comptes courants, comptes de chèques, paiement des coupons, titres, ordres de Bourse, etc., etc.

Le premier étage, auquel on parvient par un grand escalier en pierre et stuc avec rampe en fer forgé, contient, outre une vaste antichambre, la salle du conseil d'administration et les cabinets du président, du directeur et des secrétaires.

Dans la salle du conseil, traitée dans le style Louis XVI, on remarque un très beau plafond de MM. Gervex et Rey. Les cabinets du président et du directeur, de styles Renaissance et Louis XIII, sont ornés avec une sévère simplicité, et très confortablement installés. Des appareils électriques et à air comprimé les mettent en communication directe avec tous les services. On voit que là est le cerveau qui pense et donne l'impulsion à toute la machine.

Ajoutons que le nouvel hôtel est élevé sous des sous-sols qui en sont une des parties importantes. Là, en effet, se trouvent la grande *salle des caisses* et la salle des employés des caisses.

La ventilation et le chauffage du hall ont été l'objet d'une étude spéciale, et les précautions contre l'incendie ont été prises de telle sorte, qu'un tour de clef suffirait pour inonder complètement cette partie de l'édifice.

On sait que le Crédit de France est dirigé avec une extrême prudence par les hommes les plus honorables et les plus habiles. Cette nouvelle puissance financière, dont toutes les entreprises sont couronnées par le succès, devait se donner un cadre digne d'elle.

Elle y a réussi, car l'inauguration du palais du Crédit de France devient un événement qui attire la curiosité et fixe l'attention de tout Paris.

LES VICTIMES DE 37-38

Un correspondant, qui semble bien renseigné, donne à la *Tribune* de Montréal d'émouvants détails sur la famille Chevalier de Lorimier.

Cette famille, qui a vieilli dans le malheur, demeure maintenant à l'Assomption. La modestie du logis, la simplicité de l'ameublement, disent que l'économie la plus attentive doit présider aux opérations d'un ménage sans appui, sans protecteur.

Le correspondant n'hésite pas à dire que la famille du patriote est aux prises avec les premières nécessités de la vie.

"C'était, dit-il, la pensée du complet dénuement dans lequel le noble martyr laissait sa famille qui remplit d'amertume les derniers jours de sa vie. Dans une lettre écrite à sa femme le matin de son exécution, et trouvée sur son cœur après sa mort, on lit : "Aujourd'hui même, des hommes altérés de sang m'arrachent à tes bras ; mais ils ne réussiront jamais à effacer mon souvenir de ton cœur, j'en suis convaincu. Ils t'envient ton appui et ton protecteur et le père de tes chers pauvres petits enfants. La Providence et les amis de mon pays en auront soin."

"Il y a de cela quarante-quatre ans passés !!!

"Et madame de Lorimier est restée veuve et fidèle à la mémoire de son illustre époux ; sans appui, sans protecteur, elle a élevé ses pauvres chers petits enfants, à l'exception d'un petit garçon mort peu de temps après le supplice de son père. Ses deux filles, par piété filiale, ont identifié leur sort au sien ; elles ont pratiqué en commun le culte à la mémoire de leur père ; elles sont demeurées indifférentes aux attraits et aux amusements du monde, elles ont rempli le rôle d'anges protecteurs auprès de leur mère désolée. Admirable trinité de personnes passant une vie humble, ignorée au milieu d'une génération qui semble ignorer leur existence ? Combien de fois, dans le cours de près d'un demi-siècle de souffrances, elles ont dû arroser de larmes leur pain de tous les jours ?

"Magnanime dans l'infortune, cette famille n'a jamais sollicité une faveur, pas même fait la moindre demande !

"Madame de Lorimier arrive à 70 ans, à cet âge où l'énergie s'émousse, le courage subit de terribles atteintes et l'espérance nous abandonne ; elle arrive à cet âge où le cortège des infirmités humaines jette l'effroi et la terreur dans l'âme et nous fait désirer la mort. Ses deux filles sont à l'âge mûr, pleines de sollicitude pour leur bonne vieille mère, livrées tout entière aux soucis des besoins domestiques et jettent un regard d'inquiétude dans l'avenir sombre et menaçant. La maladie, la cruelle maladie, sans égard pour l'adversité, poursuit depuis quelques années ces deux filles dévouées.

"Voilà la position peu enviable d'une famille mutilée par la tyrannie britannique.

"A nous maintenant de tendre une main reconnaissante à cette famille capable de pousser la générosité jusqu'à garder un silence éternel sur les maux qu'elle a endurés, qu'elle endure et qu'elle est prête à endurer.

"Pauvre de Lorimier, avant de monter sur l'échafaud, tu nous avais confié le soin de ta famille !

"Pauvres enfants, dit-il, dans son testament politique, 14 février 1838, à 11 heures du soir, vous n'aurez plus qu'une mère tendre et désolée pour soutenir ; si ma mort et mes sacrifices vous réduisent à l'indigence, demandez quelquefois en mon nom, je ne fus jamais insensible aux malheurs de l'infortuné."

"Le 20 décembre 1838, dans une lettre à sa sœur, il disait : "Non, non, elle n'oubliera jamais son malheureux époux ! Non, non, elle gardera sacrée la mémoire de son compagnon bien-aimé. Mais que va-t-elle devenir, elle et mes chers petits enfants ? Quel sera leur sort ? Je vais les laisser sans fortune, sans protection ? Qui les soutiendra ? O Dieu ! ces pensées rendent mon agonie terrible. A qui puis-je recommander ces tendres objets de mon fol amour ? O mes compatriotes, je vous confie mes enfants. Je meurs pour la cause de mon pays, de votre pays ; ne souffrez donc pas que ceux que je suis obligé de quitter, souffrent de la pauvreté après ma mort."

On avait toujours cru, ajoute la *Tribune*, que la veuve et la famille de Lorimier étaient à l'abri de la gêne, mais le doute seul devait suffire pour engager ceux qui ont un peu de patriotisme dans l'âme à accomplir un devoir sacré. Quels sont ceux qui refuseraient de contribuer à une souscription publique en faveur de la veuve et des deux filles Chevalier de Lorimier ? Nous voudrions bien les connaître.

M. L.-O. David doit s'enquérir de l'exactitude des faits de son correspondant. S'il faut agir, dit-il, le moyen sera bien simple, les journaux, sans distinction de parti, n'auront qu'à ouvrir des listes de souscription dans leurs colonnes, et nous sommes convaincu que les résultats seront satisfaisants. En dehors de la politique, il y a du patriotisme, heureusement, chez notre population. Il s'agit simplement de le stimuler.

La presse canadienne-française ne peut manquer de répondre aux chaleureux appels de la *Tribune*. Pour notre part, nous nous associons de cœur et d'action à tout mouvement créé par notre patriote confrère.

(Le Quotidien.)

LES INSTRUMENTS DE DIEU

Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se sert. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre ou César.

Dieu lui-même dit de ces gens-là qu'il les envoie en sa colère et qu'ils sont les verges de sa fureur. Mais ne prenez pas ici l'un pour l'autre : les verges ne frappent ni ne blessent toutes seules ; c'est l'envie, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables. Cette main invisible donne les coups que le monde sent. Il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme ; mais la force qui accable est toute de Dieu.

BALZAC l'ancien.

CHOSSES ET AUTRES

Les examens du service civil commenceront à Montréal le 5 juin prochain.

Mgr Perraud, évêque d'Autun, sera reçu à l'Académie Française le 19 de ce mois.

On dit que la princesse Louise sera de retour à Montréal la semaine prochaine.

L'université McGill a conféré à M. D.-Z. Gauthier, avocat, de Sorel, le titre de Docteur en lois civiles.

C'est le comte de Puyjalon qui a été chargé d'organiser l'exposition des produits canadiens, au Trocadéro, à Paris.

Il est rumeur que les électeurs de St-Hyacinthe ont témoigné l'intention d'offrir une réception publique à M. Mercier.

On annonce que le sénateur Dickey va remplacer l'hon. M. Archibald comme lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse.

Le gouvernement mexicain a décidé de subventionner une ligne directe de vapeurs entre le Canada et le Mexique.

Paul Tahourenché, dit Picard, chef de la tribu des Hurons, de Lorette, est mort il y a quelques jours à l'âge de 76 ans.

M. Hector Fabre doit publier à Paris, dans la première quinzaine de mai, un ouvrage ayant pour titre : "La société française au Canada."

A l'occasion du cinquième anniversaire de son sacre, le Pape a ordonné à son grand aumônier de distribuer une somme de 10,000 francs aux pauvres de Rome.

Une assemblée du comité de réception de Mme Albani a eu lieu dans le but de régler les comptes. Les dépenses s'élèvent à près de \$500.

M. Tarte nie dans le *Canadien* qu'il ait discontinué la poursuite qu'il a intentée contre M. Tardivel, et dit qu'un nouveau bref a été substitué à l'ancien samedi dernier.

M. l'abbé Régnier, curé de St-François-Xavier, à New-York, est mort la semaine dernière après une longue maladie. Né au Canada en 1820, M. Régnier a été plusieurs années professeur au collège des Jésuites à Montréal.

Un splendide échantillon de truite canadienne vient d'être ajouté à la collection de poisson faite pour l'exposition de Londres, par notre ami M. Gregory, agent du département de la milice et des pêcheries à Québec.

Sur les instances de M. Auguste Vermond, député de Seine-et-Oise, le gouvernement français vient d'accorder à la province de Québec, et par extension au Dominion canadien, le droit d'ouvrir une exposition permanente à Paris, dans le palais du Trocadéro.

M. le comte et Mme la comtesse de Sesmaisons, lors de leur départ de Québec, ont été l'objet d'une démonstration sympathique de la part de l'élite de la société québécoise. Ils s'en sont montrés très touchés et ils ont exprimé en partant l'espoir et le désir d'être bientôt de retour.

Mlle Rosa-Anna Blanchard, jeune fille de 22 ans, de Lowell (Mass.), a abjuré le protestantisme et a été admise membre de l'église catholique, à l'église des R.R. PP. Oblats, la semaine dernière. Devenue orpheline alors qu'elle était en bas âge, Mlle Blanchard avait été élevée par des protestants.

—Une dame veuve H..., qui habite Neuilly, près Paris, s'apercevait que bijoux, dentelles et autres objets de prix disparaissaient journellement de chez elle.

Ses domestiques avaient donné en maintes occasions des preuves de leur honnêteté, et il eût été difficile à des malfaiteurs de pénétrer dans l'appartement.

Quel pouvait bien être le voleur ?

Mme H... informa son fils, un jeune officier qui était venu passer quelques jours chez elle, des vols dont elle était victime.

Le jeune homme, armé d'un revolver, se plaça à l'entrée du couloir qui dessert tout le logis. Jusqu'à deux heures, rien d'insolite. Il allait se retirer dans sa chambre lorsqu'une ombre paraît. Il fait feu, et, à la lueur de l'explosion, il reconnaît sa mère et accourt à elle. Heureusement elle n'était pas atteinte.

Le mystère fut expliqué. Mme H... était somnambule, et c'est elle-même qui, s'appropriant ses propres bijoux, les entassait dans un placard dont on ne se servait plus, et où les objets disparus ont été retrouvés.